

Le respect humain

Philippe Boutry

Résumé

La notion de respect humain - connu encore sous le nom de fausse honte ou de respect mondain - a tenu, du XVIIe à l'aube de XXe siècle, chez les moralistes et les éducateurs comme dans le discours religieux d'origine principalement catholique, une place considérable, à la fois comme outil d'analyse psychologique et comme thème inépuisable de leçons et de sermons, d'enseignement et de pastorale. Elle importe également à la compréhension des formes et des modalités du détachement progressif des croyances et des comportements individuels vis-à-vis des normes prescrites par l'Église. À travers deux approches distinctes, la première philologique et littéraire, la seconde historique, on a ici tenté de cerner les usages et les enjeux du respect humain dans la société et la culture religieuse du XIXe siècle français.

Citer ce document / Cite this document :

Boutry Philippe. Le respect humain. In: «Alla Signorina». Mélanges offerts à Noëlle de La Blanchardière. Rome : École Française de Rome, 1995. pp. 23-49. (Publications de l'École française de Rome, 204);

https://www.persee.fr/doc/efr_0223-5099_1995_ant_204_1_5550

Fichier pdf généré le 13/09/2018

PHILIPPE BOUTRY

LE RESPECT HUMAIN

«C'est être superstitieux, de mettre son espérance dans les formalités; mais c'est être superbe, de ne vouloir s'y soumettre.»

Pascal, *Pensées*, éd. J. Chevalier, 467.

«L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnaître parfaitement, et qu'il ne doit jamais décliner.»

Chamfort, *Maximes et pensées*, éd. J. Dagen, 104.

Il en va de l'expression des sentiments comme de la valeur des monnaies : elles fluctuent avec le temps, suivent un nouveau cours et, souvent, se dévaluent. Les morales du Grand Siècle trouveraient difficilement preneur dans la dernière décennie du XX^e siècle. Quel éducateur penserait aujourd'hui à faire appel, chez un enfant, au sentiment de l'honneur ou au sens du devoir, si continuellement allégués par les pédagogies du XVII^e ou du XIX^e siècle? Peut-être subsistent-ils, enfouis dans quelque repli de la conscience : mais ni le vocabulaire inculqué, ni les catégories de la morale commune, ni les usages collectifs ne permettent plus d'y faire habituellement référence.

La notion de respect humain – connu encore sous le nom de fausse honte ou de respect mondain – constitue l'une de ces expressions discréditées, oubliées, désormais incomprises et dénuées de pertinence sociale et affective. Elle tint pourtant, du XVII^e à l'aube du XX^e siècle, chez les moralistes et les éducateurs comme dans le discours religieux d'origine principalement catholique, une place considérable, à la fois comme outil d'analyse psychologique et comme thème inépuisable de leçons et de sermons, d'enseignement et de pastorale. Elle importe également à la compréhension des formes et des modalités du détachement progressif des croyances et des comportements individuels vis-à-vis des normes prescrites par l'Église : «une histoire du respect humain», note René Rémond, «ce sentiment qui tient une si grande place dans les examens de conscience de naguère comme dans les comportements de nos prédécesseurs, éclairerait notre connaissance des motivations et

des cheminements de la déchristianisation»¹. À travers deux approches distinctes, la première philologique et littéraire, la seconde historique, on voudrait ici tenter de cerner les usages et les enjeux du *respect humain* dans la société et la culture religieuse du XIX^e siècle français.

1 - L'HISTOIRE D'UNE EXPRESSION

L'expression *respect humain* ne semble pas antérieure dans la langue française au XVII^e siècle², de même que ses équivalents, mauvaise honte (attesté en 1660) ou fausse honte (1735). La plus ancienne occurrence littéraire relevée par les dictionnaires se situe dans le *Nicomède* (1651) de Pierre Corneille (acte IV, scène 2) :

«A ce dernier moment la conscience se presse.

«Pour rendre compte aux dieux, tout respect humain cesse.»

Le respect mondain est également attesté par le *Dictionnaire universel* (1690) de Furetière sous l'exemple suivant : «les respects mondains empêchent bien des conversions»; on trouve également dans le même ouvrage : «il y a une mauvaise honte»³.

Si l'on se reporte aux principaux dictionnaires du XIX^e siècle – Littré⁴ et Larousse⁵ essentiellement, tous deux rédigés aux alentours de 1870 –, on y retrouve le *respect humain* sous une définition identique (celle de Littré) : «crainte que l'on a du jugement et du discours des hommes»; «on dit de même qu'on a le respect du monde»,

¹ R. RÉMOND, *Recherche d'une méthode d'analyse historique de la déchristianisation depuis le milieu du XIX^e siècle*, dans *Colloque d'histoire religieuse* (Lyon, octobre 1963), Grenoble, 1963, p. 151.

² Le *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle* d'Edmond HUGUET (Paris, 1928-1966, 7 vol.) en donne confirmation *a silentio*, qui n'atteste aucun «respect humain» à l'article «respect» (VI, p. 539-541), aucune «mauvaise» ou «fausse honte» à l'article «honte» (IV, p. 499). L'emploi du mot «respect» dans le sens de «considération», «égard» est néanmoins pleinement attesté : ainsi dans les *Élégies* (I, 6) de Desportes, «Et sans aucun respect de crainte ou de menace / Jusqu'au troisième ciel j'ay poussé mon audace». Or qu'est-ce que le respect humain (ou mondain) sinon un égard, une considération (indue) pour les hommes (ou le monde)?

³ *Dictionnaire universel* d'Antoine FURETIÈRE, préfacé par Pierre Bayle, réédition Paris, 1978, 3 vol. Sur l'auteur et son dictionnaire, cf. l'importante introduction d'A. REY, *Antoine Furetière imagier de la culture classique*, *ibid.*, I, p. 5-95.

⁴ *Dictionnaire de la langue française*, Paris, 1863-1872, 4 vol. Sur Émile Littré (1801-1881), son évolution intellectuelle et son œuvre lexicographique, cf. J.-F. SIX, *Littré devant Dieu*, Paris, 1962; A. REY, *Littré. L'humaniste et les mots*, Paris, 1970.

⁵ *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, 1866-1876, 16 vol. Sur Pierre Larousse (1817-1875) et son dictionnaire de combat, cf. A. RÉTIF, *Pierre Larousse et son œuvre*, Paris, 1975.

ajoute Littré. Même acception pour fausse ou mauvaise honte : «honte de ce qui n'est pas blâmable, et quelquefois même de ce qui est louable» (Littré), «honte mal entendue, qui pousse à rougir de ce qui n'est pas véritablement honteux» (Larousse). Littré cite des exemples classiques, les sermons sur le respect humain de Bourdaloue («Le respect humain est l'obstacle le plus fatal à la conversion de l'homme pécheur»; «Qu'est-ce donc que ce respect humain qui nous arrête? Timidité et pusillanimité») et de Massillon («Le respect humain qui fait que nous servons Dieu pour mériter l'estime des hommes est bien plus rare que celui qui nous empêche de le servir de peur de la perdre»), ou encore le traité de l'éducation des filles de Fénelon («La mauvaise honte est le mal le plus dangereux et le plus précis à guérir»). Larousse, plus «moderne» et surtout plus militant, cite également Massillon («Le respect humain n'arrête pas les grands»), mais aussi Voltaire («Je me flatte que vous faites à Paris de fréquents voyages, et que, si vous vous exilez par respect humain, vous revenez voir vos amis par goût») et même Casimir Delavigne («Il étouffe le cri de la nature par respect humain»); à l'article «fausse honte», il développe un exemple de morale républicaine : «rougir de la misère, c'est la plus fausse de toutes les hontes». Ce sont là les acceptions que reprennent, en y consacrant toutefois moins d'espace, les dictionnaires français du XX^e siècle⁶.

C'est vraisemblablement à l'italien «rispetto umano» (ou «rispetto mondano») que le français a emprunté, à l'âge de la Réforme catholique, les expressions «respect humain» et «respect mondain»; et c'est dans le *Grande Dizionario della lingua italiana* que l'on peut encore trouver, en 1992, la plus exacte définition de la notion de respect humain : «crainte ou considération excessive des opinions et des réactions d'autrui; subordination timorée à des facteurs sociaux extrinsèques ou à des convenances mondaines, qui interdit d'agir

⁶ Ainsi, pour n'en retenir qu'un, du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de Paul ROBERT, seconde édition entièrement revue et enrichie par Alain REY, Paris, 1985, 9 vol. Le «respect humain» est défini comme une «crainte du jugement des hommes, sorte de pudeur qui conduit à se garder de certains actes, de certaines attitudes» et renvoyé à «fausse honte»; aux vers de *Nicomède*, on ajoute une citation moderne de Marcel Jouhandeau (*Tile-le-Long*, VII) : «C'est qu'il ne se cachait plus, c'est qu'il ne cachait plus rien maintenant de lui, à lui ni à personne; c'est qu'il n'y avait plus aucune fausse honte, aucun respect humain, aucun mensonge, aucune feinte en lui, aucun effort pour tromper personne ni lui sur lui». La «fausse honte» ou «mauvaise honte» est à son tour définie comme une «honte éprouvée, par un scrupule excessif ou par timidité, à propos d'une chose qu'i n'est pas blâmable», et l'on retient deux citations modernes de Romain Rolland (*Jean-Christophe. Dans la maison*) : «Gens distingués, sympathiques, vivant renfermés chez eux, surtout par fausse honte de leur situation gênée», et de Jules Romains (*Lucienne*) : «Mais nous ne savons plus nous assouvir; quelque fausse honte nous retient toujours».

librement et de s'exprimer ouvertement et, en particulier, de réaliser franchement ses propres idéaux civils ou religieux, ou d'assumer pleinement sa propre foi en Dieu»⁷. L'ultime acception est, à l'évidence, originelle : le «respect humain» appartient au vocabulaire des saints et des prédicateurs de la Catholicité post-tridentine, épris d'exemplarité héroïque et soucieux de la visibilité de l'Église. Dans son admirable lettre pastorale du 10 septembre 1574 publiée à la veille de l'année sainte 1575, Charles Borromée enjoint ainsi avec feu aux fidèles de son diocèse milanais de se rendre à la ville sainte de Rome et les invite (en une formule qui deviendra d'usage commun chez les prédicateurs du XIX^e siècle) à «abandonner (littéralement : déposer) tous les respects humains», «diporre tutti li rispetti umani» :

«Que leurs yeux», écrit-il, «s'ouvrent pour voir les erreurs passées, la laideur et le péril du péché, la vanité des espérances de ce monde, et la grandeur éternelle des biens de l'autre vie; que leurs oreilles s'ouvrent pour entendre dans tout leur éclat les saintes inspirations et les voies du Ciel; que leurs sens intérieurs soient guéris et purifiés afin qu'ils discernent les mensonges de ce monde, qu'ils détestent ses appâts et qu'ils jouissent des dons de Dieu; qu'ils soient réchauffés et libérés de cette froideur dans la vie spirituelle, qu'on trouve à l'ordinaire si dangereusement dans les âmes; qu'ils soient ragaillardis et fortifiés dans le dessein d'abandonner tous les respects humains là où sont en cause l'honneur de Dieu, le salut et le profit de l'âme, et ceux du prochains. Qu'en un mot, ils s'en retournent à leurs foyers libres de toute servitude du péché, maîtres de leurs propres passions et propriétaires d'eux-mêmes pour être désormais les obéissants sujets de la loi divine.»⁸

⁷ *Grande dizionario della lingua italiana* (tome XVI, Turin, 1992, «Rispetto», § 10 : «Timore e considerazione eccessiva delle opinioni e delle reazioni degli altri; subordinazione pavida a fattori sociali esteriori e a convenienze mondane, che impedisce di agire liberamente e di esprimersi apertamente e, in particolare, di perseguire francamente la propria fede in Dio (in particolare nelle espressioni rispetto umano, rispetto mondano).»

⁸ *Lettera pastorale di Monsignor Illustrissimo e Reverendissimo Cardinale Borromeo, arcivescovo di Milano, scritta al suo popolo, nella quale diffusamente si dichiara, che cosa sia l'Anno Santo del Giubileo, la Indulgentia, che si acquista, e quale preparazione si debba fare per pigliarlo con profitto spirituale*, in Venezia, presso Giovanni Bariletto, MDLXXIII, 11 ff., d'après l'exemplaire conservé à la Bibliothèque Vaticane, VI.30 (1), ff. 13 recto et verso. «Gli siano aperti gl'occhi a vedere gli errori passati, la bruttezza e danni del peccato, la vanità delle speranze di questo mondo, e la grandezza, e eternità de' beni dell'altra vita, gli siano aperte l'orrecchie a sentire vivamente le sante ispirazioni, e divine voci; gli siano risanati, e purificati i sensi interiori, a discernere gl'inganni del mondo, ad aborreire i suoi dilette, e gustare le cose di Dio : siano riscaldati, e liberati da questa freddezza

Le «respect humain» prend ainsi place dans une apologétique catholique renouvelée, à laquelle ne font pas défaut les références scripturaires, qu'il s'agisse de l'enseignement du Siracide sur la honte – «Ne rougissez point de dire la vérité lorsqu'il s'agit de votre âme Car il y a une confusion qui fait tomber dans le péché, et il y en a une qui attire la gloire et la grâce»⁹; d'*exempla* développés à profusion par les clercs : la faiblesse du roi Hérode qui lui fait livrer la tête de Jean-Baptiste à la fille d'Hérodiade¹⁰; la visite nocturne de Nicodème à Jésus¹¹; le reniement de Pierre à l'heure de la crucifixion¹²; ou des avertissements solennels du Christ lui-même : «Nul ne peut servir deux maîtres»¹³; «Heureux qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale et de chute»¹⁴; «Quiconque me renoncera devant les hommes, je le renoncerai aussi moi-même devant mon Père qui est dans les cieux»¹⁵; «Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles parmi cette race adultère et pécheresse, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra accompagné des saints anges dans la

nelle cose spirituali, che comunemente con tanto danno dell'anime si trova : siano ingagliarditi, e fortificati a diporre tutti li rispetti umani dove v'è l'onore di Dio, la salute, e beneficio delle loro anime, e del prossimo. In somma tornino a casa veramente liberi di ogni servitù del peccato, e delle proprie passioni possessori, e patroni di se medesimi, per essere sempre soggetti, e obediendi alla legge di Dio».

⁹ *Ecclésiastique*, IV, 24-25, dans la traduction, courante aux XVIII^e et XIX^e siècles, de Lemaître de Sacy (source également des autres citations scripturaires ici alléguées).

¹⁰ Matthieu 14, 6-12, et surtout Marc 6, 21-29 : «Le Roi en fut fort fâché. Néanmoins à cause du serment qu'il avait fait, et de ceux qui étaient à table avec lui, il ne voulut pas la refuser.»

¹¹ Jean 3, 1-21 et 19, 39 : «Or il y avait un homme d'entre les pharisiens, nommé Nicodème, sénateur des Juifs Qui vint la nuit trouver Jésus et lui dit...» Sur les «Nicodémistes» (d'après l'*Excuse de Jean Calvin à MM. les Nicodémistes, sur la complainte qu'ils font de sa trop grande rigueur*, 1544) et le «nicodémisme» dans l'historiographie religieuse du XVI^e siècle, cf. D. CANTIMORI, *Nicodemismo e speranze conciliari nel Cinquecento italiano*, dans *Quaderno di Belfagor*, 1948, repris dans *Studi di storia II – Umanesimo, Rinascimento, Riforma*, Turin, 1976, p. 518-536; A. ROTONDO, *Atteggiamenti della vita morale italiana del Cinquecento e la pratica nicodemistica*, dans *Rivista storica italiana*, 1967, p. 991-1031; C. GINZBURG, *Il Nicodemismo. Simulazione e dissimulazione religiosa nell'Europa del '500*, Turin, 1970; et, en dernier lieu, les réflexions d'E. LABROUSSE, *Plaidoyer pour le nicodémisme*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, LXXXII, 1987/2, p. 259-270, et l'exégèse de J.-M. AUWERS, *La nuit de Nicodème (Jean 3, 2; 19, 39) ou l'ombre du langage*, dans *Revue biblique*, XCVII, 1990, p. 481-503.

¹² Matthieu 26, 33-35, 58, 69-75; Marc 14, 29-31, 54, 66-72; Luc 22, 31-34, 54-62; Jean 13, 36-38 et 18, 15-18, 25-27. «Et Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite : Avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. Étant donc sorti dehors, il pleura amèrement.»

¹³ Matthieu 6, 24.

¹⁴ Matthieu 11, 6.

¹⁵ Matthieu 10, 32-33.

gloire de son Père»¹⁶; sans oublier enfin l'injonction de Pierre et des apôtres : «Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes»¹⁷.

L'*humana verecundia* réprouvée par saint Grégoire¹⁸ prend ainsi place au sein d'un argumentaire pressant de conversion intérieure et d'affirmation publique de la foi, que relaient inlassablement, du XVII^e siècle à l'aube du XX^e siècle en France, catéchismes, sermons et missions. Ainsi, parmi tant d'autres, du traité *Du respect humain* (1703) du jésuite parisien Jean-Baptiste Langlois¹⁹ qui dénonce avec feu l'omniprésence du respect humain parmi toutes les couches de la société française :

«Le respect humain a séduit presque toutes les conditions. Celui qui sert les grands flatte leurs passions de crainte d'encourir leur disgrâce. Les riches aiment la considération qu'ils ont les uns pour les autres, et le désir de se la conserver fait que la moitié des riches présente à l'autre moitié un encens qui n'est dû qu'à Dieu. Un bel esprit du monde aime mieux chercher de fausses raisons, pour excuser le respect humain, avec le grand nombre qui l'autorise, que s'appliquer presque seul à faire valoir les raisons solides qui le condamnent. Ceux qui sont sans esprit prennent la coutume pour la vérité, et ils craignent excessivement parce qu'ils voyent craindre avec excès. Un naturel facile se fait une espèce de devoir de se rendre à tout ce que son cœur le presse d'accorder aux autres. Les jeunes gens n'osent dire ce qu'ils pensent à la vue d'un Magistrat injuste ou d'un Ecclésiastique déréglé; ils sacrifient leur conscience au respect humain. Le respect humain se glisse jusques dans les maisons les plus religieuses; on ne veut pas y commettre de grandes fautes, mais on n'oserait y estre un grand Saint, de peur de donner licu aux plaisanteries de ceux dont la ferveur est moins vive, et la langue plus légère.»²⁰

Les plus grands prédicateurs français des XVIII^e et XIX^e siècles, de Massillon et Bourdaloue, déjà cités, aux futurs cardinaux Giraud et Villecourt²¹, ont chacun à leur tour tonné contre les «chrétiens faibles et timides»²², «esclaves du respect humain»²³. À ces grandes voix, on préférera cependant un plus modeste organe, représentatif à plus d'un titre de la pastorale commune du clergé rural français du

¹⁶ Marc 8, 38; Luc 9, 26.

¹⁷ Actes 5, 29.

¹⁸ Je remercie vivement Françoise Monfrin pour m'avoir signalé cet emploi patristique.

¹⁹ J.-B. LANGLOIS, *Du respect humain*, Paris, Bernard, 1703, [XII-]164 p. Je remercie vivement Jean Boutier pour m'avoir signalé cet ouvrage.

²⁰ *Ibid.*, Préface, p. [V]-[VII], typographie modernisée.

²¹ *Œuvres oratoires de S.E. le cardinal Clément Villecourt*, éd. Boullotte, Paris, 1861, 3 vol., II, p. 417-434.

²² J.-B. LANGLOIS, *op. cit.*, p. 42.

²³ *Ibid.*, p. 21.

XIX^e siècle²⁴. «Oh! maudit respect humain, que tu entraînes d'âmes en enfer», s'écrie du haut de sa chaire d'Ars en Dombes le jeune M.Vianney dans les dernières années de la Restauration²⁵. Car «le respect humain, qui est la honte de remplir ses devoirs de religion à cause du monde» est cause de damnation prochaine :

«Ah! malheureux, que faisons-nous, Qui est celui que nous renions? Hélas! nous abandonnons notre Dieu, notre Sauveur, pour nous ranger parmi les esclaves du démon qui nous trompe et qui ne cherche que notre perte et notre malheur éternel. Oh! maudit respect humain!»²⁶

Et de donner, à titre d'*exemplum*, une version familière de l'histoire de Salomé et du roi Hérode, dont on a dit combien il incarne, dans les chaires françaises de l'ère post-tridentine, la figure même du «malheureux» respect humain :

«Nous en avons un bel exemple dans l'Évangile», poursuit M. Vianney à l'intention de son auditoire paysan. «Nous y lisons que le roi Hérode était épris d'un amour profane pour Hérodiade. Cette barbare courtisane avait une fille qui dansa devant lui avec tant de grâce, qu'il lui promit la moitié de son royaume. Mais la malheureuse se garda bien de la lui demander, ce n'était pas assez, étant allée trouver sa mère pour prendre conseil sur ce qu'il fallait dire au roi, la mère, plus infâme que la fille, lui présenta un plat : «Va, lui dit-elle, demander au roi qu'il mette la tête de Jean-Baptiste dans ce plat, afin que tu me l'apportes»; et cela, parce que saint Jean-Baptiste lui reprochait sa mauvaise vie. Le roi, à cette demande, fut saisi de frayeur; car, d'un côté, il estimait saint Jean-Baptiste, il regrettait la mort d'un homme qui était si digne de vivre. Que fera-t-il? Quel parti prendra-t-il? Ah! maudit respect humain, que vas-tu faire? Il ne voudrait pas

²⁴ On aurait pu également alléguer le sermon contemporain «sur le respect humain» prononcé à l'automne 1827 par Pierre Chanel (1803-1841), futur missionnaire mariste et martyr en Océanie, alors qu'il était vicaire d'Ambérieu-en-Bugey. Cf. *Écrits de saint Pierre Chanel*, établis, présentés et annotés par Cl. Rozier, Rome, 1960, p. 84-90. «O aveuglement! O démence! Ainsi, par un renversement affreux de toutes les idées que nous avons communément du vrai et du faux, du bien et du mal; contre tous les principes de la religion, contre toutes les lumières de la raison, contre tous les sentiments de la nature elle-même, les hommes s'aveuglent et s'étourdissent au point de rougir, par une fausse et criminelle honte, de ce qui feroit leur véritable gloire»... (citation p. 88)

²⁵ II^e dimanche de l'Avent. Sermon sur le respect humain, dans *Sermon du saint curé d'Ars Jean-Baptiste-Marie Vianney*, M.-A. Delaroche éd., Paris, 1925, 4 volumes, I, p. 45-63 (citation p. 46, p. 49). Sur les sermons de jeunesse du curé d'Ars et leur mode de composition (par plagiat des classiques du XVIII^e siècle, adaptations rustiques et improvisations personnelles), cf. l'ouvrage fondamental de J. GENËT, *L'Énigme des sermons du curé d'Ars. Essai sur la prédication de saint Jean-Marie Vianney suivie de l'analyse critique et du texte de six sermons transcrits à partir des originaux*, Paris, 1961.

²⁶ *Ibid.*, p. 46.

faire mourir saint Jean-Baptiste; mais, d'un autre côté, il a peur qu'on se moque de lui, de ce qu'étant roi, il ne tient pas sa parole. Allez, dit ce malheureux roi à un bourreau, allez couper la tête de Jean-Baptiste; j'aime mieux laisser crier ma conscience que si l'on se moquait de moi. Mais quelle horreur! quand la tête parut dans la salle, les yeux et la bouche, quoique fermés, semblaient lui reprocher son crime et le menacer des châtiments les plus terribles. À ce spectacle, il frémit et pâlit. Hélas! que celui qui se laisse conduire par le respect humain est à plaindre!»²⁷

Et de développer, en termes simples et forts, une argumentation classique qui oppose terme à terme Dieu et le monde²⁸. «Mais mon Dieu! craindre le monde, pourquoi donc? puisque nous savons qu'il faut absolument être méprisé du monde pour plaire à Dieu. Si vous craigniez le monde, il ne fallait pas vous faire chrétiens (...). O mon Dieu! que l'homme est aveugle et méprisable de craindre un misérable qu'en-dira-t-on et de ne pas craindre d'offenser un Dieu si bon (...). Vous ne viendrez jamais à bout de plaire au monde et au bon Dieu; cela est aussi impossible que de mettre fin à l'éternité (...). Heureux celui, mes frères, qui ne cherche que Dieu seul et qui méprise le reste! C'est le bonheur...»²⁹ Le respect humain s'inscrit ainsi dans la continuité pluri-séculaire de la *contemptio mundi*³⁰ dont il avait pourtant renouvelé l'expression et la forme à l'aube de l'âge moderne.

Vocabulaire d'Église dans son origine et dans son usage redondant à travers la catéchèse et la prédication catholiques, la notion de respect humain n'en connaît pas moins, dans le cours des siècles, des emplois profanes qui préludent à sa sécularisation lexicale et à son progressif effacement du langage courant. Car le respect humain, s'il n'abandonne jamais une connotation religieuse ou morale, appartient plus largement au vocabulaire des écrivains du XIX^e et du premier XX^e siècles³¹. Balzac approuve hautement, dans *Le médecin de campagne* (1833), «ce respect humain qui saisit les hommes quand ils sont en présence les uns des autres»³², et

²⁷ *Ibid.*, p. 54-55.

²⁸ *Le monde* a été l'objet de la rencontre du groupe de La Bussière de l'été 1990; que tous les participants de cette rencontre, où une ébauche de cette réflexion a été présentée, soient remerciés pour leurs critiques et leurs suggestions.

²⁹ *Ibid.*, p. 50, p. 49, p. 52, p. 63.

³⁰ Synthèses de P. GRELOT, *Monde*, et de Z. ALSZECZY, *Fuite du monde*, dans *Dictionnaire de spiritualité*, X (1987), col. 1620-1633, et VI (1984), col. 1580-1588.

³¹ On voudrait ici également remercier de tout cœur tous ceux qui, par amitié, ont aidé à cette collecte de respects humains, et, très particulièrement, Marie-Paule Boutry, Françoise Monfrin et Olivier Guyotjeannin.

³² Ch. 2, à l'occasion de la veillée funèbre à laquelle assiste le docteur Bénassis.

s'en réclame encore lorsqu'il décrit, dans *Les chouans* (1829), «un de ces voyageurs incommodes et peu sociables (qui) commencent par s'emparer de toute leur place légale, et finissent par dormir sans aucun respect humain sur les épaules de leurs voisins»³³. L'oubli du respect humain est assurément l'un des attributs de la passion romantique. «Mathilde, oubliant tout respect humain, se précipita dans ses bras», écrit Stendhal dans *Le rouge et le noir* (1830), qui précise : «heureusement il n'était que cinq heures du matin et la rue était encore déserte»³⁴. Quant à Brigitte Pierson, l'héroïne des *Confessions d'un enfant du siècle* (1836) de Musset, «on parlait d'elle comme d'une femme qui avait perdu tout respect humain, et qui devait s'attirer justement d'inévitables et affreux malheurs»³⁵. George Sand, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, prend soin ailleurs de préciser que, dans sa «conversion» au pensionnat des Dames anglaises, le «respect humain» (qu'elle réserve aux dévots) n'eut, comme dans le reste de son existence, aucune part : «Je ne fis aucune déclaration à mes amies les diables», affirme-t-elle postérieurement dans *l'Histoire de ma vie* (1855). «Je ne me sentais pas pressée de divulguer le secret de mon bonheur. Je n'en avais pas la moindre honte. Je n'eus aucune espèce de combat à livrer contre ce que les dévots appellent le respect humain : mais j'étais comme avare de ma joie intérieure»³⁶. Son ennemi Baudelaire ne le veut pas davantage connaître et s'en défend avec force dans son second projet de préface aux *Fleurs du mal* (1857) : «Je sais que l'amant passionné du beau style s'expose à la haine des multitudes; mais aucun respect humain, aucune fausse pudeur, aucune coalition, aucun suffrage universel ne me contraindront à parler le patois incompréhensible de ce siècle, ni à confondre l'encre avec la vertu». Et Barbey d'Aurevilly le récuse plus classiquement au nom de la morale chrétienne lorsqu'il fait absoudre de son interdit l'ancien abbé Jéhoël de la Croix-Jugan, dans *L'Ensorcelée* (1854) : car, «quand il n'y a point de motif réel de scandale, l'Église est trop forte et trop maternelle dans sa justice pour tenir compte d'une opinion qui ne serait plus que du respect humain à la manière du monde, si on l'écoutait»³⁷. Mais Frédéric Moreau et Deslauriers, les héros de *L'éducation sentimentale* (1869) de Flaubert, y demeurent sensibles lorsqu'ils se retrouvent enfin au

³³ Ch. 1, pendant le voyage dans la *turgotine* qui conduit de Mayenne à Fougères.

³⁴ Livre II, ch. 35.

³⁵ Ch. IV, 6.

³⁶ *Oeuvres complètes*, Paris, 1892, 4 vol., III, p. 188.

³⁷ Ch. XIV.

Palais-Royal au terme de plusieurs années de séparation : «le respect humain, à cause du public qui passait, les empêcha de s'étreindre longuement, et ils allèrent jusque chez Véfour, bras dessus, bras dessous, en ricanant de plaisir, avec une larme au fond des yeux»³⁸.

Dans ses *Souvenirs, notes et pensées intimes* (1840), le jeune Gustave Flaubert employait déjà à son propre usage la notion de respect humain dans une acception très atypique. «Il y a deux sortes de vanité», écrivait-il : «la vanité publique et la vanité privée que l'on appelle bonne conscience, respect humain, estime de soi, tant il est vrai qu'il y a en chacun deux hommes, celui qui agit et celui qui critique»³⁹. C'est renvoyer le respect humain à la conscience individuelle, et à la vacuité de cette conscience dans son rapport au monde; et retrouver presque terme à terme, un siècle plus tard et à partir de tout autres prémisses, l'idée du R.P. Langlois selon laquelle «les pécheurs intéressés à le défendre le déguisent autant qu'ils peuvent (et) l'appellent honnêteté, civilité, politesse, sçavoir vivre, souci de sa réputation, sagesse, manière du monde, respect pour les grands, déférence pour les égaux, bonté pour les inférieurs»⁴⁰. La perspective religieuse qui avait donné origine et sens au respect humain tend ainsi, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, à s'estomper progressivement sous la plume des écrivains français; et, dans la littérature du premier XX^e siècle, la référence au respect humain se fonde désormais sur des emplois plus psychologiques ou sociaux que moraux ou religieux. Proust en taxe ainsi Odette dans *Un amour de Swann* (1913) :

«Ce jour-là, elle laissa échapper devant Swann ce qu'elle pensait de son habitation du quai d'Orléans; comme il avait critiqué que l'amie d'Odette donnât, non pas dans le Louis XVI, car, disait-il, bien que cela ne se fasse pas, cela peut être charmant, mais dans le faux ancien : – «Tu ne voudrais pas qu'elle vécût comme toi au milieu de meubles cassés et de tapis usés», lui dit-elle, le respect humain de la bourgeoise l'emportant chez elle sur le dilettantisme de la cocotte.»⁴¹

³⁸ II^e partie, ch. 1.

³⁹ Édition L. Chevalley-Sabatier, p. 50, cité par J. BRUNEAU, *Correspondance I (janvier 1830 à avril 1851)*, Paris, 1973 (Bibliothèque de la Pléiade), p. 861, note 2 de la p. 35. «Je suis parvenu à avoir la ferme conviction que la vanité est la base de tout, et enfin que ce qu'on appelle conscience n'est que la vanité intérieure», écrit à l'âge de dix-sept ans Flaubert à son ami Ernest Chevalier le 26 décembre 1838.

⁴⁰ J.-B. LANGLOIS, *Du respect humain, op. cit.*, Préface, p. [II].

⁴¹ Paris, 1973 (Folio), p. 292.

Nizan, dans *La Conspiration* (1938) n'en délivre pas tout à fait Rosenthal. « Ses ancêtres rabbins, ce n'était pas si drôle... Il avait trop d'estime pour lui-même pour ne point s'avouer, en dépit de ce respect humain qui fait tant pour la défense des causes perdues, que les plus humiliés des siens ne le dégoûtaient pas moins que les plus triomphants »⁴². Mais la manifestation du transfert des cendres de Jaurès au Panthéon l'en libère soudain en l'entraînant dans la masse : « Les hommes immobiles ne résistèrent plus aux hommes en mouvement, les spectateurs au spectacle, les taciturnes aux chanteurs, ils descendirent pour connaître le mouvement du fleuve; Lafargue, Rosenthal et Bloyé perdirent ce qui leur restait de respect humain, ils s'y jetèrent aussi et se mirent à chanter »⁴³. Simone de Beauvoir s'en déclare dépourvue avec une insistance telle que naît parfois comme un soupçon. « Je nous avais installés ensemble au centre du monde », déclare-t-elle dans *La Force de l'âge* (1960); « autour de nous gravitaient des personnages odieux, ridicules ou plaisants, qui n'avaient pas d'yeux pour me voir : j'étais le seul regard. Aussi me moquai-je effrontément de l'opinion : souvent, mon absence de respect humain gêna Sartre qui en ce temps-là en avait une bonne dose »⁴⁴. Ou encore : « Pour faire mon déménagement, je louai une charrette à bras. Je n'avais jamais forcé sur le respect humain, mais tout de même, avant l'Occupation, je n'aurais pas imaginé de m'atteler entre les brancards; à présent, peu de gens pouvaient s'offrir le luxe de se soucier du qu'en-dira-t-on, et je n'en étais pas »⁴⁵. Mais enfin : « Les façons de Lise me faisaient rire; parfois, malgré mon absence de respect humain, j'en étais tout de même un peu gênée : elle cultivait délibérément le scandale. À Évreux, entrant dans une église pour la visiter, elle se lava les mains dans le bénitier »⁴⁶...

C'est sans doute dans l'œuvre de Georges Simenon, romancier de la culpabilité et du mal-être⁴⁷, que le respect humain trouve au milieu du XX^e siècle sa plus poignante expression littéraire et humaine. Dès *À l'ombre de Saint-Nicolas* (1948), première partie de *Pedigree*, le roman de l'autobiographie, la référence au respect humain est présente, et déjà quelque peu dérisoire (car la mère fera ensuite reproche au père de ses paroles), au berceau du futur écrivain :

⁴² Paris, 1973 (Folio), p. 18-19.

⁴³ *Ibid.*, p. 55-56.

⁴⁴ Paris, 1984 (Folio), I, p. 145.

⁴⁵ *Ibid.*, II, p. 603.

⁴⁶ *Ibid.*, II, p. 528.

⁴⁷ M.-P. BOUTRY, *Les 300 vies de Simenon*, Paris, 1990, auxquelles ces lignes doivent beaucoup.

«Élise, dans les draps qu'on vient de mettre, ceux qu'elle a brodés exprès, sourit faiblement.

– C'est un garçon... balbutie-t-elle.

Lui, sans respect humain, prononce en pleurant toujours :

– Je n'oublierai jamais, jamais, que tu viens de me donner la plus grande joie qu'une femme puisse donner à un homme.»⁴⁸

Le respect humain parcourt toute l'œuvre, tantôt hypocrisie et faux-semblant auxquels tentent en vain de se rattacher des personnages désemparés, tantôt ultime et fragile barrière de la dignité humaine. Dans *Ceux de la soif* (1938), il abandonne aux Galapagos le jeune Kraus, effondré auprès de deux inconnus : «Rita approuvait, apitoyée par ce grand garçon malheureux qui venait de se confesser sans le moindre respect humain. Müller, lui, se contenta de le questionner»⁴⁹. *Le fils Cardinaud* (1942) est à son tour «si courbaturé, comme si on l'avait roué de coups, battu comme du linge à la rivière, qu'il s'assiérait volontiers au bord du trottoir. C'est une idée saugrenue. Jamais il n'a vu personne s'asseoir au bord du trottoir, sinon des enfants et des vieillards... Et bien! s'il ne lui restait un certain respect humain...»⁵⁰ Dans *La vérité sur Bébé Donge* (1945), il faut une tentative d'assassinat pour dissiper l'épaisseur familiale des respects humains : au début du roman, après que Félix et François Donge se furent mariés le même jour, «Félix et Jeanne avaient choisi Naples. C'était plutôt par convenance, par une sorte de respect humain, que les deux frères avaient fait leur voyage de noce séparément»⁵¹; mais, à l'issue du crime, «Qu'importait la présence de M^c Boniface et des deux gendarmes? Le respect humain n'existait plus. – «Je te demande pardon... Je crois que j'ai compris... J'espérais.»⁵² «Le pauvre Lecointre», pitoyable héros des *Volets verts* (1950), «surmontant son respect humain, avait déballé un des paquets de charcuterie, et mangeait honteusement, en détournant la tête»⁵³. Dans *Le temps d'Anaïs* (1951), Albert Bauche, arrêté pour meurtre, lié par des menottes à l'inspecteur de police, humilié et affamé, voit «dans un coin de la salle, près d'une affiche représentant la plage de Royan, une machine verte à distribuer les bonbons, elle devint pour lui le centre du monde. – Je me demande si elle fonctionne, parvint-il à dire d'un ton détaché, par respect humain»⁵⁴. Dans *La boule noire* (1955), roman américain de l'exclu-

⁴⁸ Paris, 1978, p. 19.

⁴⁹ Paris, 1978 (Folio), p. 118.

⁵⁰ Paris, 1978 (Folio), p. 84.

⁵¹ Paris, 1975 (Folio), p. 104.

⁵² *Ibid.*, p. 243.

⁵³ Paris, 1979, p. 192.

⁵⁴ Paris, 1976, p. 46.

sion sociale, Walter Higgins rêve dans son infortune d'un verre de whisky : «– Qu'est-ce que ce sera? questionnait le barman. Le respect humain le retenait encore. – Scotch, bourbon ou rye? Il dit rye, sans savoir»⁵⁵.

Que retenir de ce long parcours, de cette dérive de la même expression sur trois siècles? Quatre acceptions distinctes sont perceptibles : une acception religieuse négative, le respect du monde opposé aux devoirs envers Dieu; une acception morale, timidité, pusillanimité, incapacité de faire droit à une exigence intérieure; une acception sociale, respect des convenances, de la décence, des usages sociaux; une acception psychologique enfin, sentiment de gêne ou de culpabilité face au regard d'autrui. Le sens de l'évolution lexicale est clair, et recoupe un plus ample processus de désacralisation du respect lui-même. Le vieillissement de l'expression, aujourd'hui d'emploi plus rare, parfois mal entendue ou même incomprise, mérite enfin attention : le respect humain a une histoire.

2 – L'EXPRESSION D'UNE HISTOIRE

Si le respect humain a occupé une telle place dans le langage et les conceptions de dix générations d'hommes et de femmes du XVII^e au XX^e siècle, c'est d'abord parce qu'il recoupait, dans ses fondements structurels et ses valeurs, un type de société, à la ville et plus encore à la campagne, fondé sur des espaces bornés d'interconnaissance, une exacte mesure des hiérarchies sociales et des convenances mutuelles, le souci de l'honneur personnel et familial et la crainte du jugement d'autrui. Le respect humain est à ce titre l'expression d'un monde en grande partie évanoui : une société où toute conduite prenait sens au sein d'un groupe déterminé et cloisonné; un univers mental où la collectivité dictait étroitement et rigidement la norme des actes, des paroles des comportements. La mobilisation de la notion de respect humain par la pastorale et l'apologétique post-tridentines acquiert sa pertinence historique et lexicale au sein de ce contexte social, moral et psychologique.

De ce contexte, on ne retiendra ici que deux témoins, l'un auvergnat, l'autre breton : Henri Pourrat et Pierre-Jakez Hélias, qui, chacun selon leur propre génie et dans des espaces géographiques et humains très divers (l'Auvergne du premier XIX^e siècle, la Bretagne du premier XX^e siècle), ont dessiné avec exactitude et exprimé avec sensibilité et intelligence les lignes de force de l'ancienne société rurale.

⁵⁵ Paris, 1977

« Dans les villages », écrit l'auteur de la geste de la montagne d'Ambert au lendemain de la Grande Révolution, *Gaspard des montagnes* (1922-1931)⁵⁶, « tout se sait. On sait sur le bout du doigt ce qu'il y a à savoir d'un chacun. La première chose que fait un paysan qui a un nouveau voisin, c'est de se renseigner sur lui par le menu, pour pouvoir lui dire au jour de la dispute qui ne viendra peut-être pas, mais qu'il est sage de prévoir : « On te connaît bien ! Ton père emporta le soc d'une charrue et ton grand-oncle fut fermé en prison pour un vol de laine ou de chanvre ! Famille de voleurs ! » Ou famille de fous ! et le reste... »⁵⁷

Même constat dans cette chronique autobiographique du pays bigouden au lendemain de la première guerre mondiale qu'offre *Le cheval d'orgueil* (1975)⁵⁸ :

« Les maîtres de ferme étaient parfaitement au courant de la valeur des commis du voisinage et même des communes limitrophes. Ils pouvaient les juger soit au cours des grands travaux en commun, défrichements ou battages, soit par la tenue des champs ou l'état des bêtes qui leur étaient confiées, soit à partir de certains critères plus subtils encore comme les répertoires de chansons bretonnes ou françaises, l'art de danser la gavotte, la force et l'adresse aux jeux populaires qui étaient autant de mises à l'épreuve en public, l'assiduité aux offices, la plus ou moins grande fréquentation des auberges. Tout entrait en compte dans le bilan d'un homme et d'une femme. À tout moment, chacun pouvait être mis, en bien ou en mal, *sur la langue des gens* »⁵⁹

⁵⁶ La première partie de *Gaspard des montagnes*, roman, paraît à Paris, chez Albin Michel, en 1922; une « édition définitive » du premier acte de cette geste rurale romancée de l'Auvergne du XIX^e siècle qui en comptera quatre, est publiée en 1941 sous le titre *Les vaillances, farces et gentilleses de Gaspard des Montagnes. Le château des sept portes, ou les Enfances de Gaspard*. Les trois épisodes suivants des *Vaillances, farces et gentilleses de Gaspard des Montagnes* paraissent chez Albin Michel de 1925 à 1931 : *La Belle bergère, ou Quand Gaspard de guerre revint* (1925); *Le pavillon des amourettes, ou Gaspard et les bourgeois d'Ambert* (1930); *La tour du Levant, ou Quand Gaspard mit fin à l'histoire* (1931). On citera l'ensemble d'après l'édition du « Livre de Poche », *Gaspard des montagnes*, Paris, 1966, 2 vol. en 511 et 512 p. Sur Henri Pourrat (1887-1959) et son œuvre (notamment *Le trésor des contes*, Paris, 1948-1962, 13 vol.), cf. R. GARDES, *Pourrat au travail*, Clermont-Ferrand, 1981, ainsi que les *Cahiers Henri Pourrat*, publiés depuis 1981 par le Centre Henri Pourrat de la Bibliothèque municipale et universitaire de Clermont-Ferrand.

⁵⁷ *Gaspard des montagnes*, I, p. 142-143.

⁵⁸ *Le cheval d'orgueil. Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, traduit du breton par l'auteur, est publié dans la collection « Terre humaine » (librairie Plon) en 1975; nouvelle édition augmentée d'un index, *Ibid.*, 1982. On se référera ici à l'édition de poche (Presse-pocket, « Terre humaine »), Paris, 1982, 625 p.

⁵⁹ *Le cheval d'orgueil*, p. 23.

L'exigence de visibilité de la foi, qui se situe au cœur de la théologie et de la pastorale du respect humain, s'inscrit ainsi, comme naturellement, dans un univers de visibilité quotidienne, où rien ne peut être longtemps dissimulé à l'attention d'autrui, où tout se connaît et prend aussitôt sens, au niveau de l'individu et de sa famille, de son lieu de résidence ou de travail. Dans la paroisse de Pouldreuzic, «tout le monde tenait tout le monde à l'œil»⁶⁰, «tout se sait dans le bourg»⁶¹, «les enfants savaient se jauger mutuellement»⁶² et «les pauvres sont encore plus fiers que les riches»⁶³. Chaque parole, chaque intonation est susceptible d'interprétation. «Comme toutes les populations d'expression uniquement orale, ils sont très sensibles, très attentifs au langage. Ils savent y discerner le mélange et reconnaître ce qui va de travers»⁶⁴. Dans les monts du Livradois, même constat de vigilance universelle et réciproque.

«Personne n'osait s'écarter de la ligne que devaient suivre ceux de sa condition et de son âge. Dieu sait qu'une femme mariée qui eût encore dansé eût fait parler d'elle. Pour rien au monde un homme n'aurait pris le balai ou fait son lit. Et il serait mort de soif plutôt que d'aller lui-même chercher de l'eau à la fontaine. Chacun savait comment il avait à se régler en ses habits, en ses manières; et cela selon l'usage commun, qu'on ne se risquait pas à choquer. La coutume régentait tout plus étroitement qu'aujourd'hui.»⁶⁵

C'est le groupe humain restreint de la parenté et du voisinage qui donne le ton; c'est la collectivité locale qui est maîtresse de jugement, dispense selon ses normes singulières l'approbation et le dis-crédit, dans un contexte de réciprocité du regard qui tour à tour asservit au respect humain, ou en libère.

«Quand il s'agit d'affronter seul des épreuves devant la masse des regardants», relève avec finesse Pierre-Jakez Hélias, «la crainte de la honte l'emporte sur le désir d'honneur, et un certain respect humain sur l'audace sans calcul (...) Mais, lorsque le sens de la communauté est en jeu, chacun se sent solidaire des autres et ne manque pas de se faire valoir au milieu dès l'instant que tous sont acteurs. C'est le cas des grands travaux en commun, défrichages, battages, récoltes, charrois de pierres. Le cas aussi de ces aires neuves qui ameutent plusieurs fois l'an une partie de la population d'une paroisse ou d'un quartier dans une cour de ferme, qu'il s'agit de refaire parce qu'elle est usée, comme on dit.»⁶⁶

⁶⁰ *Ibid.*, p. 41

⁶¹ *Ibid.*, p. 257

⁶² *Ibid.*, p. 346.

⁶³ *Ibid.*, p. 225.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 242.

⁶⁵ *Gaspard des montagnes*, I, p. 186-187.

⁶⁶ *Le cheval d'orgueil*, p. 489.

Le comportement des hommes et des femmes se voit ainsi mesuré et souvent dicté selon le paramètre social qui conduit l'individu de l'honneur à la honte. Les mots-clés de *Gaspard des montagnes* sont renom, gloire et surtout fierté. «Ce serait le matin, on partirait, sur ce terrain de bruyère qui renvoie le pied comme un plancher de danse, on irait, on irait par le dos des montagnes, et l'on commencerait le temps de la fierté»⁶⁷. Si les pèlerins qui viennent implorer la Vierge noire d'Orcival sont «ceux qui ont peur, ceux qui sont malades, ceux qui voient arriver la honte»⁶⁸, il suffit à Marguerite et sa misérable mère de posséder «une vache, autant dire le bien-aise et l'honneur retrouvés»⁶⁹. Gaspard, qui appartient à l'une de «ces anciennes familles de montagne, avec beaucoup d'acointe au loin, de bon renom et aimant l'honneur»⁷⁰, fait figure, au sein du roman, de champion militant et triomphant de l'honneur collectif et individuel. «Il y avait pensé souvent : il y a l'honneur. Il faut qu'on puisse s'assurer les uns sur les autres. Les bons ce sont ceux qui tiennent ferme»⁷¹. Il sait pourvoir compter sur ses camarades des guerres de l'Empire : «Pas besoin de se le promettre, il y a l'honneur. Il compte sur toi, tu comptes sur lui»⁷². Il chérit également «ce monde propre, courageux, honnête mais fier» des papetiers d'Ambert⁷³. Il sait opposer la «farce» à la prétention, manier la honte comme une arme dans sa politique, car «le rire est grand»⁷⁴ et peut beaucoup dans ces sociétés d'hommes «ombrageux, vétilleux»⁷⁵, où tout affront public est motif de scandale ou de dérision. Mais il réproouve les fausses et dérisoires «grandeurs» du père Grange qui «devenait un monsieur qui entendait faire de sa fille une demoiselle» et «se sentait impatienté de la voir tricoter à la manière d'une paysanne»⁷⁶ – prisonnier qu'il est de tous les respects humains (étrangement, l'expression même n'apparaît jamais dans les quelque mille pages de ce roman profondément imprégné de catholicisme) qui inquiètent sans cesse ce propriétaire de campagne en voie d'ascension sociale : «Avait-il peur d'être pris pour un paysan parce qu'il aimait la soupe!»⁷⁷

⁶⁷ *Gaspard des montagnes*, I, p. 62.

⁶⁸ *Ibid.*, II, p. 355.

⁶⁹ *Ibid.*, I, p. 422.

⁷⁰ *Ibid.*, I, p. 52.

⁷¹ *Ibid.*, II, p. 466.

⁷² *Ibid.*, II, p. 390.

⁷³ *Ibid.*, II, p. 57.

⁷⁴ *Ibid.*, II, p. 153.

⁷⁵ *Ibid.*, II, p. 29.

⁷⁶ *Ibid.*, I, p. 239, p. 204.

⁷⁷ *Ibid.*, II, p. 376.

Anne-Marie Grange possède au contraire une fierté naturelle. «Elle n'avait nul besoin, elle, de tenir son mouchoir à la main en signe de bourgeoisie»⁷⁸. Elle soutient spontanément l'honneur des siens – «Comment? Son mari mettait en doute la parole du père? Elle lui aurait parlé fièrement si elle s'était écoutée (...) Son mari! Cette honte sur la famille!»⁷⁹ – et interdit de parole jusqu'à son confesseur : «Monsieur le curé, n'ajoutez rien. Ce que vous diriez, je ne le recevrais pas avec assez de respect»⁸⁰. Mais qu'advienne un mariage malheureux, un enfant infortuné, et, «pour le bon renom de la famille»⁸¹, dans ce sombre mélodrame montagnard, la voici prisonnière de ce même honneur, vouée à la honte et à la peur. «Dénoncer Robert, ç'aurait été déshonorer l'enfant»⁸²; «devant son cousin, elle aurait eu trop honte»⁸³; «la honte de se donner en spectacle seule la retint au bord de la défaillance»⁸⁴; «tout lui donnait une espèce de honte écrasante»⁸⁵. Anne-Marie comme Gaspard sauront cependant graduellement préférer la loi de Dieu et la voix du cœur aux faux-semblants du respect humain. «L'honneur, quelle duperie!», songe Anne-Marie désespérée⁸⁶ : «plutôt encore voir l'enfant perdre l'honneur de son nom que de le voir perdre son âme»⁸⁷. «La mécanique publique, les formules et la comédie des rangs, avec ce tarif exactement réglé des considérations et des mépris, tout cela enfin qui fait de l'homme une pièce de machine, (Gaspard) en aurait volé au plafond»⁸⁸. Car – et ce pourrait être le mot de la fin – «il peut arriver n'importe quoi à un homme : la seule honte, c'est de perdre cœur»⁸⁹.

Gaspard des montagnes appartient au genre romanesque et décrit une Auvergne rurale géographiquement et socialement très différenciée, avec ses montagnards et ses papetiers, ses *Messieurs* et ses brigands. *Le cheval d'orgueil* présente, dans une visée plus explicitement anthropologique, une «civilisation» rurale et paysanne, une «société complète»⁹⁰ à l'échelle d'un bourg bigouden. Dans cet

⁷⁸ *Ibid.*, I, p. 316.

⁷⁹ *Ibid.*, I, p. 303, p. 312.

⁸⁰ *Ibid.*, I, p. 367.

⁸¹ *Ibid.*, I, p. 346.

⁸² *Ibid.*, II, p. 14.

⁸³ *Ibid.*, II, p. 16.

⁸⁴ *Ibid.*, I, p. 301.

⁸⁵ *Ibid.*, II, p. 188.

⁸⁶ *Ibid.*, I, p. 398.

⁸⁷ *Ibid.*, II, p. 296.

⁸⁸ *Ibid.*, II, p. 177-178.

⁸⁹ *Gaspard des montagnes*, I, p. 500.

⁹⁰ *Le cheval d'orgueil*, p. 556.

univers plus pauvre et plus borné, les mots-clés sont davantage l'orgueil que la fierté, la honte que le déshonneur; le respect humain est explicitement allégué⁹¹; mais les mécanismes sociaux, mentaux et culturels n'apparaissent pas fondamentalement différents au sein des deux sociétés. L'orgueil, «l'honneur et sa bannière»⁹² sont présents à chaque stade de l'éducation de ces «enfants bigoudens de haute roture»⁹³, avides de recevoir en tout temps et en tout lieu «l'honneur dû aux seigneurs qu'ils étaient»⁹⁴ – car, dit le dicton, «le roi n'était pas souvent leur cousin»⁹⁵. Cet orgueil suscite et alimente une sorte de pédagogie du respect humain tantôt implicite tantôt explicite. Pour l'enfant «soucieux de sa gloire»⁹⁶, «il y a tant de choses à apprendre, tant de compliments à mériter. Car le pays tout entier nous regarde grandir. Le pays tout entier mesure notre croissance d'après un certain nombre de tests»⁹⁷. La mère, «qui tient farouchement à sa réputation», ne veut «avoir de leçon à recevoir de personne»⁹⁸; quant au père, lorsqu'il était encore «grand valet», «il devait faire honneur à ses maîtres en toute occasion»⁹⁹. L'opinion villageoise est ici maîtresse et souveraine. «L'honneur de la ménagère, ce n'est pas de réussir un ragoût ou un rôti, mais bien de faire des crêpes sans défaut»¹⁰⁰. «Une fille qui danse juste et qui contrôle constamment ses gestes, celle-là travaillera vite et sans perdre de temps, sans casser de vaisselle, sans bavardage vain, on peut y compter presque sûrement (...). L'aire neuve est l'une des épreuves sélectives en vue des futurs mariages dans les années vingt»¹⁰¹.

L'ensemble des conduites et des comportements individuels et collectifs devient ainsi obligation d'honneur¹⁰², matière d'orgueil ou motif de fierté, lieu de différenciation sociale ou morale, enjeu de compétition ou d'assaut entre égaux et rivaux : qu'il s'agisse du cortège funéraire ou du repas de noce; des chrysanthèmes sur les tombes – «le cimetière neuf deviendra un témoignage visible de la prospérité de la famille ou de son abaissement»¹⁰³ – aux parterres de

⁹¹ «Aussi la crainte de la honte l'emporte-t-elle sur le désir d'honneur, et un certain respect humain sur l'audace sans calcul», déjà cité, *Ibid.*, p. 489.

⁹² *Ibid.*, p. 304.

⁹³ *Ibid.*, p. 21.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 346.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 557.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 24.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 297.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 224, p. 41.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 25.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 441.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 491.

¹⁰² *Ibid.*, p. 182.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 171-172.

fleurs sur la voie de la procession; du jeu de quilles à l'art des conteurs; du catéchisme paroissial à l'école publique; des foins au moissons et du labourage au battage; de la cuisson des crêpes à la confection des coiffes; du certificat d'études au conseil de révision; et jusqu'aux boutons de culottes des écoliers : car «il y a des jours tragiques où nous sommes sans boutons. Ruinés, autant dire incapables de tenir notre rang dans la société, écartés, humiliés, offensés»¹⁰⁴.

Le pays de l'orgueil est en effet aussi souvent le pays où la honte affleure et menace. Dans une société où une partie de la population vit à la limite de la survie économique, la catastrophe individuelle ou familiale est toujours proche, et l'honneur requiert à chaque instant attention et vigilance si l'on ne veut subir «le rouge de la honte»¹⁰⁵, ou, plus simplement, la honte rouge¹⁰⁶. Car une «subtile hiérarchie»¹⁰⁷ règle l'ensemble des rapports sociaux et humains : opprobre à qui s'en écarte, «malheur à ceux par qui le scandale arrive»¹⁰⁸, selon la parole du Christ¹⁰⁹ si souvent citée dans les sermons sur le respect humain. Des codes complexes, des usages éprouvés régissent les conduites et distribuent les convenances selon les conditions; et il convient de ne pas «excéder son rang»¹¹⁰ ni vouloir aller «au-dessus de son état»¹¹¹. Un mari «sans caractère», un ivrogne, «cette honte terrorise plus la Bigoudène que ne le feront jamais tous les archanges trompetteurs du Jugement Dernier»¹¹². Et que survienne le malheur, il faudra aller mendier son pain et «le plus dur à supporter, quand on est tombé dans la misère, c'est le regard des gens»¹¹³. À son fils quittant le bourg de Pouldreuzic pour entrer au lycée de Quimper, sa mère aura ce dernier mot : «Ne nous faites pas honte»¹¹⁴.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 303.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 64.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 89 et *passim*.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 181.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 151.

¹⁰⁹ Matthieu 18, 7. «Malheur au monde à cause des scandales. Car il est nécessaire qu'il arrive des scandales; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive».

¹¹⁰ *Le cheval d'orgueil*, p. 475.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 85. Sur la notion d'état dans le vocabulaire du XIX^e siècle, on se permet de renvoyer à Ph. BOUTRY, *Vertus d'état et clergé intellectuel : la crise du modèle sulpicien dans la formation des prêtres français au XIX^e siècle*, dans *Problèmes d'histoire de l'éducation. Actes des séminaires organisés par l'École française de Rome et l'Università di Roma «La Sapienza»*, Rome, 1988, p. 207-228.

¹¹² *Ibid.*, p. 477.

¹¹³ *Ibid.*, p. 351.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 526.

Retrouver les grandes lignes de cet univers mental au sein de la prédication du XVII^e au XX^e siècle sur le respect humain ne serait pas malaisé, tant la pastorale des clercs s'insère avec précision et pertinence dans le climat psychologique et moral des sociétés dont elle tente d'assumer la direction. Mais c'est surtout au lendemain de la Révolution, dans le climat de restauration religieuse et de reconquête spirituelle du premier XIX^e siècle, que la référence au respect humain occupe une place centrale dans l'argumentation de l'Église catholique. Il importe alors en effet de rétablir, au profit de l'enseignement de l'Église, les cohérences mentales, culturelles et religieuses des sociétés rurales et urbaines, d'effacer les « mauvais exemples » et les ruptures déchristianisatrices, de fonder les conversions individuelles sur la contrainte retrouvée des unanimités collectives : en un mot, selon une expression qui fera fortune, de retourner le respect humain en faveur du catholicisme.

L'avènement de la liberté de conscience, la présence, à la ville comme au village, de noyaux difficilement réductibles d'adversaires déterminés de l'Église rendent en effet dramatiquement actuelle une prise de conscience de la mécanique sociale et psychologique du respect humain à l'intérieur des sociétés rurales ou urbaines. La critique des Lumières, puis la Révolution ont modifié en maint endroit l'équilibre des convenances religieuses et morales, ébranlé les normes communautaires, assoupli la rigidité des usages collectifs. Des valeurs fondamentales des sociétés paysannes comme l'honneur et la honte ne penchent plus systématiquement en faveur de l'enseignement des clercs. La pastorale des curés se heurte désormais à la concurrence d'acteurs nouveaux (l'esprit fort du bourg, le bourgeois voltairien, impie et sarcastique... en attendant le médecin et l'instituteur) et d'autres systèmes d'opinion et de conduite. Dès l'avènement du Concordat, le constat se fait amer, et pressant. Ici, le respect humain empêche la pratique religieuse. « Ils n'approchent pas des sacrements, malgré l'envie qu'ils en auraient », écrit de ses paroissiens en 1802 le nouveau desservant de Talissieu, dans le Valromey; « mais le respect humain, les railleries, les plaisanteries des autres les retiennent »¹¹⁵. Ailleurs, le même respect humain jette le soupçon sur la profondeur et la sincérité des retours observés au lendemain de la déchristianisation révolutionnaire. « Le respect humain domine », note en 1804 le curé de Montange, dans le Bugey; « on fait ses Pâques pour n'être pas remarqué et tel se confesse qui peut-être regrette en lui-même encore le temps où il pouvait omettre

¹¹⁵ Cité par P. JACOLIN, *La vie paroissiale dans le département de l'Ain au lendemain du Concordat*, diplôme d'études supérieures, Université de Lyon, 1964, p. 108.

ce devoir sans passer pour un homme sans foi»¹¹⁶. Même notation en Haute Normandie en 1805, sous la plume d'un agent de l'administration impériale :

«Partout dans les campagnes», relève dans un rapport le préfet Beugnot, «les habitants des deux sexes assistent également aux cérémonies publiques du culte. On signale par leur nombre extrêmement petit ceux qui s'en dispensent. Mais cette assiduité, déjà louable, n'est pas une règle dont on puisse se contenter pour mesurer l'influence de la religion, car l'usage ancien, la curiosité, la vanité, le respect humain suffiraient pour réunir les hommes dans les temples, quand d'ailleurs ce ne serait pas pour eux un véritable plaisir que de se réunir toutes les fois qu'ils le peuvent et sans danger.»¹¹⁷

Dès son *Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817), Lamennais dénonce semblablement l'inconséquence que les faux-semblants alimentent au sein de la conscience et de la conduite chrétiennes, en condamnant «ces faibles chrétiens qui séduits par les plaisirs, distraits par les affaires, ou subjugués peut-être par le respect humain, s'abandonnent au torrent du siècle, éloignent de leur pensée les vérités importunes, sans les révoquer en doute, et, dans leur inconséquence, ne tiennent à la religion que par une foi stérile et de languissants remords»¹¹⁸. Dans ce même sens, vingt ans plus tard, les *Comptes rendus* annuels des conférences diocésaines du diocèse de Belley en 1841 présentent une question semblablement embarrassante :

«Les chrétiens ignorants et grossiers qui assistent à la Messe avec respect, qui suivent les cérémonies extérieures du Sacrifice, mais ne font aucune prière, soit parce qu'ils ne savent pas lire, soit parce qu'ils n'ont pas de chapelet, ou qu'ils n'osent pas le dire par respect humain, satisfont-ils au précepte d'entendre la Sainte Messe?»

Qu'elle soit négative (le respect humain comme obstacle à la conversion) ou positive (le respect humain comme source induite de conformisme religieux), l'ensemble de cette argumentation est inlassablement reprise par l'apologétique du XIX^e siècle. «Oui mes amis», lit-on dans un petit ouvrage de propagande catholique, les *Soirées au village, ou Conseils de M. David aux habitants des campagnes* (1853) de l'abbé Debeney, «le respect humain est un ennemi qui arrête et retient bien des hommes, qui, hors d'ailleurs, durs au travail, courageux devant le danger, sont faibles, timides, vaincus et terrassés par un seul mot, par une sottise plaisanterie (...). Qui se

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 147.

¹¹⁷ Cité par Ch. LEDRÉ, *Le cardinal Cambacérès, archevêque de Rouen, 1802-1818*, Paris, 1943.

¹¹⁸ *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Paris, 1817, tome I, I^{ère} partie, ch. 1.

moque de la religion et de ses cérémonies? Remarquez le bien : c'est ordinairement un jeune blanc-bec, vrai pilier de cabaret, un sauteur, un fat, un avocat de village, un débauché, un endetté, un libertin, mais jamais un homme sensé (...). Vous avez bien tort, mes amis, de les prendre pour modèle en affaires de religion, où ils sont la plupart plus ignorants que vous. En ce point là, vous ressemblez pas mal à vos moutons, qui suivent tous le premier qui se jette dans un précipice. Eh bien! parce que vos bourgeois ne pratiquent pas la religion, faut-il que vous l'abandonniez aussi?»¹¹⁹. Propos que confirme en 1861 Mgr Dupanloup dans son *Agenda* : «On peut le dire», écrit-il à son propre usage, «le plus grand obstacle au Bien est le respect humain entretenu par la persécution et la raillerie (...). Ôtez la raillerie, et les retours à Dieu et les communions pascales ne tarderont pas à se multiplier»¹²⁰

Dans ces quelques lignes transparaissent le désarroi, pour ne pas dire l'impuissance, d'une certaine argumentation catholique face à une opposition souvent imperceptible, insaisissable, et par là-même irréfutable et invincible, qui peut parfois se résumer à un sourire, à un haussement d'épaules... Pour retrouver une pratique unanime, avec la cohésion d'une société et d'une culture, il faudrait «renverser le respect humain», exige un curé d'Ars, faire triompher totalement une pastorale collective intransigeante qui vise à rétablir en faveur d'une pratique dense et fervente la peur de se faire remarquer, la crainte du qu'en-dira-t-on, le poids des bienséances rurales. «Le respect humain était renversé», écrit à propos de la conversion d'Ars Catherine Lassagne. «On avait honte de ne pas faire le bien et de ne pas pratiquer sa religion. Tout le monde était dans de saintes dispositions. M. le curé leur dit ces paroles dans une instruction : «Mes frères, Ars n'est plus Ars. J'ai travaillé dans des missions, dans des jubilés, mais je n'ai pas trouvé de si bonnes dispositions qu'ici»¹²¹.

Or cette approche missionnaire des campagnes françaises en terme d'unanimisme communautaire ne résiste guère au processus contemporain d'individualisation des conduites religieuses et morales. Car la France n'est pas Rome où, relève en 1842 Mgr Parisis, «on prie dans les rues, comme chez nous dans les églises, et tout haut» et où «on ne connaît guère le respect humain»¹²²... Trois

¹¹⁹ *Soirées au village, ou Conseils de M. David aux habitants des campagnes*, Lyon, 1853, p. 120, p. 125.

¹²⁰ Cité par C. MARCILHACY, *Le diocèse d'Orléans au milieu du XIX^e siècle*, Paris, 1964, p. 212-213.

¹²¹ C. LASSAGNE, *Notice sur M. le curé d'Ars*, dans R. FOURREY, *La confidente du curé d'Ars*, Paris, 1959, p. 153-154.

¹²² Ch. GUILLEMANT, *Pierre-Louis Parisis*, Paris, 1916-1924, 3 vol., citation I,

domaines en particulier pourraient donner lieu à une analyse approfondie des usages, des enjeux et des impasses, au niveau pastoral, de la notion de respect humain : l'éducation religieuse; la prédication paroissiale; la mission.

L'éducation tout d'abord : c'est-à-dire l'arrachement de l'enfant au monde, à la néfaste influence des passions et des camarades pervers ou pervers, à l'entraînement à l'impiété et à la raillerie des choses saintes... «Les enfants qui ont fait leur première communion ont, dans les collèges, un grand obstacle à vaincre», écrit l'abbé Lhomond dans sa *Méthode pour confesser les enfants* (posthume, 1824) : «c'est le respect humain, la crainte d'être appelés bigots qui les détourne souvent de la Sainte Communion; de là leur affaiblissement; ils se relâchent de tous leurs devoirs et tombent dans de mauvaises habitudes ou dans les anciennes. Il faut s'appliquer beaucoup à les fortifier contre ce malheureux respect humain.»¹²³

Second domaine de référence fréquente à l'argumentaire du respect humain : la prédication paroissiale, c'est-à-dire le quotidien d'une pastorale fondée sur l'affirmation personnelle et collective d'une appartenance à l'Église et d'une adhésion à ses dogmes, ses sacrements et sa morale. Dans ses sermons des années de la Restauration, le jeune M. Vianney ne manque jamais, dans son fougueux zèle missionnaire, de dénoncer à ses paroissiens les périls du respect humain :

«La première tentation que le démon donne à une personne qui a commencé à mieux servir le bon Dieu», gémit-il dans son sermon *sur les tentations*, «c'est le respect humain. Elle n'osera plus paraître, elle se cache de personnes avec lesquelles elle avait autrefois pris ses plaisirs; si on lui dit qu'elle a donc bien changé, elle en a honte! Ce qu'entendra-t-on est toujours dans sa tête, de sorte qu'elle n'a plus la force de faire le bien devant le monde»¹²⁴.

«Et des pères, et des mères», tonne-t-il (contre les «scandales») dans son sermon *sur les veillées*, «en sont témoins, et n'en disent rien, et des maîtres et des maîtresses gardent le silence! Un faux respect humain leur ferme la bouche! Et vous êtes chrétiens, vous avez de la

p. 218. «C'est admirable», poursuit-il dans sa lettre, «tout ce qu'il y a d'exercices de piété en tout genre, surtout chez les hommes; car pour que tout soit à l'opposé de ce qui se fait en France, les hommes valent beaucoup mieux que les femmes (...). À chaque coin de rue et presque à chaque maison, il y a des Vierges miraculeuses».

¹²³ Ch.-F. LHOMOND, *Méthode pour confesser les enfants*, Bourges, 1824, cité par J. MELLOTT, *Un attachant ouvrage posthume de l'abbé Lhomond (1727-1794), la Méthode pour confesser les enfants*, dans *105^e Congrès national des sociétés savantes (Caen, 1980)*, Paris, 1982, Histoire moderne et contemporaine, tome I, p. 117-118.

¹²⁴ *Sermon sur les tentations*, dans *Sermons du saint curé d'Ars Jean-Baptiste-Marie Vianney*, M.-A. Delaroche éd., Paris, 1925, 4 volumes, I, p. 303-324.

religion, et vous espérez d'aller un jour au ciel! O mon Dieu, quel aveuglement! Peut-on bien le concevoir? Oui, pauvres aveugles, vous irez, mais ce sera en enfer : voilà où vous serez jetés.»¹²⁵

Reste la mission proprement dite, c'est-à-dire le remède extraordinaire, le choc spirituel capable d'opérer la rechristianisation de la société. À Clermont-Ferrand, en mars 1818, le futur cardinal Giraud fait entonner, sur l'air de la *Marseillaise*, son *Cri de guerre contre le respect humain* :

«Allons, enfants de l'Évangile,
«Foudroyer le respect humain;
«Qu'enfin cette idole fragile
«Tombe aujourd'hui sous notre main.
«Rougirez-vous du Roi de gloire,
«Vous ses amis, vous ses soldats?
«Quand Jésus vous guide aux combat,
«Pourriez-vous céder la victoire?

Chœur :

«Du monde osez braver la haine, les mépris.
«Pour Dieu, vivez, mourrez, le Ciel en est le prix» (bis)¹²⁶.

«Cette pièce, dont le début est calqué sur le chant patriotique de Rouget de Lisle, parut suspecte à la police», note le biographe du futur archevêque de Cambrai; l'évêque de Clermont, «Mgr de Dampierre, fut prudent; il ordonna de suspendre le chant de ce cantique, dont les auteurs avaient été menacés d'être mis sous les verrous»¹²⁷... En 1825, lors de la grande Mission de Besançon, le clergé missionnaire file après tant d'autres la métaphore du soldat-chrétien :

«Aujourd'hui, combien de milliers de déserteurs, de lâches rebelles dans tous les âges, dans tous les sexes, dans toutes les conditions, même celles où la crainte et l'insubordination devraient être les plus inconnues. Dieu commande, ses ministres intiment des ordres, l'homme sourit, plaisante, ou rougit alors d'accomplir son devoir, et c'est ainsi que par le plus étrange renversement de tout ordre, de toute hiérarchie, on aime mieux encourir la disgrâce du souverain juge que de s'exposer aux sarcasmes et au mépris d'un compagnon libertin.»¹²⁸

¹²⁵ *Sermon sur les veillées, ibid.*, I, p. 137.

¹²⁶ Cité par l'abbé CAPELLE, *Vie du cardinal P. Giraud, archevêque de Cambrai*, Lille, 1852, p. 35-36.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 34.

¹²⁸ Cité par G. BORDET, *Fête contre-révolutionnaire, néo-baroque ou ordinaire? La grande mission de Besançon, janvier-février 1825*, Besançon, 1981, p. 235. Je remercie vivement Gaston Bordet de m'avoir permis de prendre connaissance de sa très riche étude encore inédite.

Mais les missions de la Restauration, on le sait, n'auront qu'un impact éphémère, et jusqu'à des effets négatifs¹²⁹. Quel choc faudrait-il désormais pour ramener en rangs serrés les fidèles vers les autels sans que le respect humain vienne à éloigner les uns, à corrompre les autres? Une apparition peut-être, comme celle de La Salette en 1846, où «nos hommes, même ceux à conscience robuste», note le curé de Corps (Isère), «vainqueurs du respect humain, oublient ce qu'ils sont, pour devenir chrétiens»¹³⁰? Il n'en sera pourtant rien à long terme. Le respect humain, à travers la décomposition des anciennes cohérences religieuses et morales de la société rurale, a-t-il donc été le principal vecteur du détachement des populations chrétiennes du XIX^e siècle vis-à-vis de leur religion?

* * *

Ce serait sans doute inférer trop vite des mots aux réalités. Importée du vocabulaire de l'apologétique de la Réforme catholique, la notion de respect humain a connu, du XVII^e au XX^e siècle, des emplois trop divers et des glissements sémantiques trop profonds pour pouvoir prétendre au statut de concept. Sa centralité dans le vocabulaire clérical, notamment au lendemain de la Révolution, mérite toutefois attention : le respect humain a exprimé dans la langue des clercs une composante majeure de l'univers mental et moral des anciennes sociétés rurales; et c'est à travers cette expression théologiquement et socialement pertinente que les prêtres catholiques du XIX^e siècle français ont tenté de dénoncer, par excès ou par défaut, une hétéronomie de la conscience subjuguée et contrainte par l'opinion commune. Le respect humain, dans leur esprit, ce sont les convenances et les usages collectifs préférés à l'enseignement de l'Église, la superstition de la coutume substituée à la religion de la loi divine. Leur position, ambiguë – car retourner le respect humain, comme y invitent tant de sermons post-révolutionnaires, n'est-ce pas, en un sens, perpétuer l'hétéronomie des consciences? –, était vouée dès l'origine à l'échec par l'irrésistible processus d'individuation des croyances et des opinions induit par la Révolution française jusque dans les consciences des fidèles catholiques devenus des citoyens¹³¹. Le crépuscule du respect

¹²⁹ Cf. sur ce point l'analyse d'E. SEVRIN, *Les missions religieuses en France sous la Restauration*, Saint-Mandé-Paris, 1948-1959, 2 vol.

¹³⁰ Lettre de M. Mélin, curé de Corps, à M. Rousselot, supérieur du Grand Séminaire de Grenoble, 18 novembre 1846 (soit deux mois après l'apparition), citée par L. BASSETTE, *Le fait de La Salette*, Paris, 1955, p. 12.

¹³¹ D'une particulière importance historique sont à cet égard les recherches conduites sur le «catholicisme bleu» (Michel Lagrée) en Bretagne, ou encore sur

humain dans le vocabulaire clérical, la laïcisation progressive de ses emplois dans le langage commun vérifient le déclin d'une notion trop profondément ancrée dans un contexte humain et religieux déterminé pour ne pas s'effacer lentement avec la société qui l'avait produite et lui avait donné sens.

La fausse honte, la mauvaise honte ont parallèlement connu la même évolution. Ont-elles disparu pour autant de l'horizon de la conscience humaine? Paradoxalement, la notion qui s'est aujourd'hui, partiellement, substituée au respect humain est la pudeur. En effet, par une étrange évolution sémantique, un mot jadis étroitement spécialisé dans un sens physique et sexuel («Honte naturelle qu'on a de faire quelque chose de déshonnête ou de mauvais, et qui se témoigne par une rougeur qui monte au visage. La pudeur sied bien aux femmes, aux filles et aux enfans», écrit Furetière), ou encore juridique («l'attentat à la pudeur» du Code Civil de 1810), est devenu d'acception et d'usage courants pour désigner l'ensemble des comportements positifs de respect d'autrui et de soi-même, de «bonne honte», si l'on peut dire.

C'est ainsi que, d'un même mouvement, deux historiens aussi divers que Michel Vovelle et Pierre Chaunu ont pu parler, pour le XVIII^e siècle, de la pudeur de la mort. «On ne sait si l'homme s'en va plus seul, moins assuré de l'au-delà, en 1780 qu'en 1710. Mais il a décidé de ne plus en faire confiance», conclut le premier dans *Piété baroque et déchristianisation*¹³². «Un moment arrive où l'on n'éprouve plus le besoin de faire enregistrer une prière à Dieu par devant notaire», note le second dans *La mort à Paris*. «Cela fait partie de la grande pudeur de ce que j'ai appelé, ailleurs, le partage laïc. La religion est moins affaire sociale que domaine du for intérieur. Cette pudeur peut-être prudence, incertitude, elle est sûrement moindre certitude, amis elle peut être aussi respect, émerveillement et sens de la liberté de Dieu»¹³³.

De la pudeur comme source de la sécularisation, écrit, dans un

les «catholiques selon le suffrage universel», pour retrouver l'expression de Littré. Ainsi du bourg breton de Livré-sur-Changeon (Ille-et-Vilaine), «bastion bleu, pointe avancée du pays de Liffré», «dont le maire vit dans la crainte perpétuelle des *chouans* des communes limitrophes», mais où le peuple apparaît sur le plan religieux «docile et bien instruit» dès avant la Révolution (cf. M. LAGRÉE, *Mentalités, religion et histoire en Haute-Bretagne. Le diocèse de Rennes, 1815-1848*, Paris, 1977, p. 45, p. 86, p. 116, p. 379; et plus généralement, du même auteur, *Religion et cultures en Bretagne (1850-1950)*, Paris, 1992).

¹³² M. VOVELLE, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle*, Paris, 1973, p. 614.

¹³³ P. CHAUNU, *La mort à Paris, 16^e, 17^e, 18^e siècles*, Paris, 1978, p. 453.

texte réfléchi, Maurice Nédoncelle¹³⁴. De cette pudeur, le philosophe chrétien souligne les vertus, mais aussi le péril qu'elle représente pour la foi – pudeur comme enfouissement, indifférence, hypocrisie, «paganisation de toute l'activité concrète» –, et surtout l'ambiguïté, les «équivoques du respect et du silence». *Secretum meum mihi*, écrivait pourtant déjà Pascal alors qu'émergeait à peine en France, au milieu du XVII^e siècle, la notion de respect humain. C'est reporter à nouveau l'analyse vers le secret des consciences. Car faire «la part du monde» dans la détermination personnelle des choix religieux ou moraux, comme y invitent de concert (et contradictoirement) l'ancien «respect humain» et la moderne «pudeur», n'est-ce pas aussi (en opérant le renversement, non pas de la mécanique sociale et psychologique du respect, mais de la valeur conférée au monde), inscrire délibérément la croyance ou l'opinion dans le rapport qu'entretient toute conscience individuelle avec les hommes et la société dans laquelle ils vivent et agissent?

Philippe BOUTRY

¹³⁴ M. NÉDONCELLE, *De la pudeur comme source de la sécularisation*, dans *Revue de droit canonique*, XXV (Études offertes à René Metz), 1975, p. 158-167.